Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 1

Artikel: Croquis villageois
Autor: Gaudard, Francis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224374

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

d'une allumette, et croiser les bûches comme un grillage pour que l'air puisse passer au travers. Elles savent aussi entretenir ce feu sans exagération, le retirer en avant avec le crochet de façon à ce qu'il ne charbonne pas inutilement, le modérer quand la soupe cuit, le ranimer pour faire bouillir de l'eau, entasser les braises sous la cendre pour les retrouver brillantes et prêtes à se ranimer... Les femmes ne savent pas faire le feu ?.... Et voilà du coup bien compromise la réputation des Vestales.

Cette accusation, pleine de légéreté et d'inconséquence, n'est pas, malheureusement, la seule dont ces messieurs accablent leurs épouses. D'ailleurs, et depuis des années déjà, les femmes ont une mauvaise presse. Tant et plus dit-on du mal d'elles, dans les feuilles et dans les gazettes, dans les revues, et jusque dans les journaux religieux... Cela en souvenir de saint Paul, probablement, qui ne les aimait guère et prétendait qu'elles eussent à se tenir tranquilles. Pourquoi il en est ainsi, il n'est pas besoin de se mettre martel en tête pour le deviner : c'est depuis que les malheureuses ont quelque peu secoué leur séculaire docilité et demandé à aider à la confection de ces lois auxquelles elles obéissent mieux que leurs seigneurs et maîtres. C'est bien depuis ce moment-là qu'on a commencé à les regarder de travers et à prétendre qu'elles ne savent plus faire un bon dîner ni raccommoder proprement, et que leurs enfants ne sont plus ce qu'ils étaient jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle... On a constamment l'œil sur elles, et elles ne peuvent pas changer la forme de leurs chapeaux ou la couleur de leurs bas sans que l'unanime réprobation des hommes vienne gâter leur petit plaisir... Ont-elles le malheur, si elles conduisent une auto, d'écornifler quelque peu un poteau de télégraphe, les voilà persiflées et ironiquement invitées à garder leur sang-froid. Les journaux, d'ailleurs, n'attaquent pas directement les femmes en faisant contre elles des articles réquisitoires prouvant par A plus B que depuis longtemps leurs compétences diminuent... Non, les journaux procèdent par insinuations, par boutades, par bons mots. C'est la pure vérité... Prenez le temps de lire les bons mots qui terminent les colonnes et remarquez combien les épouses de ces messieurs y sont traitées avec un déplorable dédain et une ironie bien pénible à supporter... Il y a d'abord certaines plaintes vagues sans grief formulé : le pauvre malheureux, par exemple, qui confie à un ami qu'aux premiers temps de son mariage il aimait tant sa femme qu'il l'aurait bien mangée et qu'à présent il regrette de ne l'avoir pas fait... Puis viennent les jérémiades au sujet des notes de la modiste qui paraissent toujours égaler le budget établi par le Conseil fédéral pour être voté par les chambres. Mais surtout, et c'est cela qui semble causer à ces messieurs le plus d'amertume, c'est que leurs femmes semblent manquer totalement de cette souriante indulgence dont ils ont si grand besoin quand ils rentrent à des heures par trop matinales et dans cet état alarmant qui nécessite d'urgence une tasse de camomilles... « Quand tu rentres tard, qu'est-ce que tu dis à ta femme ? — Moi, je dis bonsoir, le reste c'est elle qui le dit... »

A présent, admettons qu'il faille bien s'amuser un peu, fut-ce aux dépens de sa femme, ou des femmes, mais pourtant, il faudrait faire attention à ne pas trop les critiquer ni les énerver et à ne pas trop leur seriner que les enfants sont mal élevés, qu'elles sont tout le temps à récurer, qu'elles donnent trop de blé aux poules, qu'elles sont de mauvaise humeur en faisant la lessive, et surtout qu'elles ne peuvent pas se rencontrer sans faire d'interminables causettes... Là, il faut bien convenir qu'il y a quelque chose à dire. Les femmes babillent trop, c'est indiscutable... Au four et vers la fontaine, au milieu de la rue ou en allant au sermon, ou en cousant des habits pour les pauvres ou en écoutant un concert donné par le cœur mixte, il faut que les femmes babillent... Du prochain, en bien ou en mal, du boulanger qui se remarie, de la fille à Mme Dupuis qui se fait un trousseau au-dessus de ses moyens, du nouveau pasteur, du nouveau régent, du nouveau taupier, de la mévente des oignons, de la profusion des pommes, de la cherté du dentiste, ou encore d'une nouvelle recette pour faire des beignets aux feuilles de bourrache... Oui, les femmes parlent beaucoup trop, c'est-à-dire que si une bonne partie des mots qui sont dits par elles ne l'étaient point, la terre continuerait à tourner dans le même sens, et le printemps à paraître et disparaître quand bon lui semble... Evidemment... Mais les hommes qui ajoutent une grande importance à leurs palabres et à leurs conciliabules qui sont du reste fréquents et interminables, et qui parlent avec compétence des révolutions au Mexique ou de la Banque des réglements internationaux ou des répercussions de la crise économique sur la culture des vers à soie, avancent-ils beaucoup plus, en le faisant, les progrès de la civilisation ? Admettons-le, pour leur faire plaisir.

Peut-être que, de tout ceci, il faudrait tirer une conclusion, mais je ne sais laquelle ? Peut-être celle-ci, tout à fait neuve et imprévue, qu'il faut se supporter les uns les autres, ou encore cette autre, non moins originale, qu'il faut prendre les gens comme ils sont... C'est vite dit, mais je crains bien que, même après ce bon conseil, les hommes ne continuent à tarabuster leurs femmes à propos d'un grand nombre de choses qu'ils jugent importantes... A la réflexion, il me semble que cela vaut mieux ainsi. Les femmes y sont habituées et elles prennent leurs précautions contre cette éventualité comme un tireur contre le vent. Une femme qui verrait un beau jour son mari devenir suave comme un clair de lune sur le lac de Côme serait fort en souci pour lui et lui demanderait avec inquiétude s'il a des vertiges ou des maux d'estomac.

Mais vraiment, pour ce qui concerne le bois et la manière de faire le feu, je conseille à ces messieurs d'être plus raisonnables. *L. Musy.*

MON CARNET

Le plus souvent, nous pensons de trente à quarante ans juste le contraire de ce que nous avons pensé de vingt à trente.

—o—

La femme a deux armes également à craindre : la beauté et la langue. Quand elle perd la première, elle se rattrape avec la seconde.

—o—

La morale voudrait que l'on fût toujours ce que l'on est quelquefois; hélas ! combien de gens sont toujours ce qu'ils devraient n'être que quelquefois.

—o—

La civilisation aura beau faire des progrès, — on n'empêchera pas les joueurs de vivre de nos espérances, les avocats de nos querelles et les médecins de nos maladies.

—o—

Il y a beaucoup de femmes qui auraient une très jolie écriture, si elles voulaient, mais qui mettent trop mal l'orthographe pour ne pas écrire d'une façon à peu près illisible.

Un vieux garçon.

CROQUIS VILLAGEOIS

CELA commença ainsi que commencent toutes les histoires de ce genre.

Ce matin-là, la belle-fille de Péneveyre, qui revenait tout prosaïquement de l'épicerie, rencontra, près de la fontaine le Jules aux Borgeaud des « Biolettes » qui s'en allait à son champ.

Le gars était d'humeur joviale. Il s'arrêta :

— Bien le bonjour, dit-il.

— Bien le bonjour...

— Quoi de neuf chez Péneveyre ?

— Eh, mon té, pas grand'chose...

La conversation était anodine. Pourtant, derrière sa vitrine, la mère Blanc, l'épicière, rajusta ses lunettes et se mit à bougonner toute seule...

— Cette Amélie, ça ferait mieux d'aller faire son ménage au lieu de se laisser arrêter par les garnements du village.

Et comme la vieille Favez entrait, elle ajouta, mi-figue, mi-raisin :

— Regardez ces deux. En voilà un moment qu'ils se racontent des histoires !

— Ah, ah ! C'est qu'il y aurait quelque chose.

— Ça, par exemple.... ; enfin, sait-on jamais..!

La vieille Favez a mauvaise langue, chacun sait ça.

L'après-midi, elle rencontrait deux autres commères du village.

— Vous n'avez rien entendu dire, les femmes ? Paraît qu'il y en a deux dans les environs qui se tiennent de près, des fois...

Les autres, bien sûr, insistèrent pour savoir qui. Elle donna des noms sans trop se faire prier.

Inutile de dire que l'histoire ne s'arrêta pas là. Le soir, tout le village savait que la belle-fille de Péneveyre et le Jules aux Borgeaud s'en étaient raconté long comme ça...

Il se trouva des gens, bien sûr, pour hausser les épaules :

— Des inventions du monde... Ces langues de vipères, ça ferait battre des montagnes ; à plus forte raison détruire des ménages.

Mais d'autres, et d'abord ceux qui n'avaient pas la conscience bien nette sur le chapitre de la fidélité conjugale semblaient mettre un point d'honneur à ce que la chose ne fut pas mise en doute.

— Allons, allons, dès l'instant qu'on en parle comme ça... Y a pas de fumée sans feu...

A la fin de la semaine, la moitié du village au moins était persuadée que les deux jeunes gens étaient du dernier bien ensemble. A la fin du mois, on en avait tant raconté que le fils Péneveyre avait juré de casser la tête à Jules.

Cela finira peut-être par un divorce.

Francis Gaudard.

Les parvenus. — On vous voit, ce soir, à l'audition de la Septième symphonie de Beethoven ?

— Non, cher Monsieur. Dans notre monde, on ne va qu'aux premières...

En promenade. — Constant Boissec se promène avec sa femme à la campagne, dans les environs de la ville.

— Regarde, dit celle-ci, la belle source claire, ça vous invite à boire !

— Tu as raison, ma bonne, retournons vite en ville prendre une chope à la Viennoise.

CE N'EST PAS A LA LANGUE...

COMME le père Castellain, d'Eclépens, chassait dans les taillis du Pied du Jura, il se foula le pied.

Bien entendu, ses copains d'aventures lui conseillèrent un rebouteux célèbre à dix lieues à la ronde. Célèbre à tort ou à raison, il y aurait beaucoup à dire. Mais enfin, mon Chastellain accepte la proposition. Le rebouteux arrive, fait des passes cabalistiques, étudie les prises opportunes — les voisins prétendent qu'il prononça même des incantations magiques — et puis, sortant de ses gros souliers un pied couvert d'une épaisse couche de crasse, il le colle contre celui de son client, qui veut protester.

Vaine protestation. Le rebouteux ayant allégué la nécessité formelle de frotter vigoureusement son pied (je ne dis pas, et pour cause, son « propre » pied) contre la cheville luxée, à trois reprises, notre chasseur d'Eclépens se résigne, non toutefois sans se répéter pendant toute l'opération :

« Heureusement, ce n'est pas à la langue que j'ai mal ! »

On ne saurait se prémunir contre tous les ennuis et tous les accidents de ce monde. Mais le père Chastellain s'est bien juré de faire l'impossible, l'automne prochain, pour ne pas attraper d'entorse, l'automne prochain, sur ses territoires de chasse favoris. *Zig.*

Fritz le Hardi et autres récits par Clément Bérard. Illustré de nombreux dessins. Un volume in-16° sous couverture illustrée en deux couleurs. — Editions Spes.

M. C. Bérard, instituteur à Sierre, qui signe « Au cœur d'un vieux pays », nous donne dans ce nouveau volume une charmant bouquet composé pour la jeunesse de chez nous. M. Bérard aime son Valais pardessus tout et il veut le faire aimer par des récits captivants, susceptibles d'inculquer à nos enfants les sentiments les plus élevés: l'amour de la patrie, le respect filial, la charité fraternelle, la probité, la confiance en la Providence. On peut dire qu'il a pleinement réussi et son livre pittoresque, destiné d'abord aux jeunes Valaisans, sera goûté tout aussi bien par la jeunesse de tous nos cantons romands.